



VOLUME XVI.—No. 25.

OTTAWA, ONT., OCT. 1913.

Abonnement, \$1.00 par an

LE LUXE

Cause de la cherté de la vie.

Les causes lointaines ou immédiates de l'augmentation excessive du coût de la vie sont nombreuses et variées. Elles se rattachent toutes au problème économique; mais les unes sont la conséquence inévitable du développement rapide d'un pays, tandis que les autres résultent d'actes librement posés par la société.

Parmi les causes immédiates et profondes, mais révocables et facultatives, d'une hausse exorbitante du prix de la vie, le luxe occupe le premier rang.

Issu de la dépravation des mœurs et inhérent à toute civilisation païenne, le luxe exerce son empire sur les sociétés avides de bien-être, esclaves de l'orgueil, folles de présomption, victimes du respect humain, qui, contrairement à l'enseignement chrétien, croient que l'ambition de l'homme doit être de vivre dans la satisfaction de ses appétits, dans l'assouvissement de ses instincts, dans les délices trompeurs d'une existence molle et sensuelle. Courber sous son joug toutes les couches sociales, battre en brèche l'épargne, engendrer le crédit, briser l'équilibre économique, voilà l'œuvre matérielle et sociale du luxe. S'il fallait énumérer les ruines morales qu'il amoncelle, la liste serait longue!

Le luxe a des exigences tyranniques que la bourse, toujours docile, s'évertue à satisfaire. Qu'il s'agisse d'objets de première nécessité, on marchand, on hésite, on ne solde la note qu'en maugréant. Mais, s'il est question d'articles de luxe, on ne lésine pas; à cœur joyeux, on dépense sous et piastres. Tel est fortement endetté envers le boulanger, l'épicier ou le boucher, qui paye toujours rubis sur l'ongle chez le tailleur ou chez le marchand de nouveautés.

Suivre les caprices de la mode, changer d'habit au gré de la fantaisie des faiseurs, se vêtir à un prix exorbitant, porter les étoffes les plus fines et les plus nouvelles, avoir des fourrures dispendieuses et rares, quel mérite social!

Cette plaie d'un luxe effréné, luxe de vêtement, luxe du train de vie, luxe de la table, devient chaque jour de plus en plus grande. Les femmes en sont les premières victimes; mais nombre d'hommes leur dament le pion. N'y a-t-il pas jusqu'aux petits enfants que l'on élève dans un culte stupide de leur petite personne.

Prétendra-t-on que nous exagérons la situation? Les faits sont là. Ils crèvent les yeux. Dans la famille, si on ne peut attacher les deux bouts, c'est que l'orgueil du père lui fait accepter un genre de vie trop coûteux pour sa bourse; c'est que la vanité de la mère l'incite à mettre dans sa parure une recherche dispendieuse; c'est que la fausse mentalité des enfants les rend très exigeants sur la nourriture, le vêtement, les plaisirs. Un jeune homme gagne-t-il un salaire de douze à quinze piastres par semaine, il le brûle sans faire d'économies:

beaux habits, théâtre, promenades, repas copieux, consommations fréquentes le font même s'endetter. La jeune fille, pour suivre la mode, reine du jour, qui décrète tantôt des chapeaux énormes et tantôt des coiffures minuscules, qui ordonne tantôt des robes très amples et tantôt des jupes entravées, qui veut une constante variation dans la couleur, la forme, la dimension, le style et le port des vêtements de toutes sortes, dépense tout son propre salaire, ou saigne à blanc la bourse de ses parents.

Qu'un luxe brillant s'étale toujours chez le riche, il n'y a pas à s'en étonner. Quiconque a des rentes assez fortes peut bien, s'il préfère la fausse jouissance à celle infiniment plus suave de faire la charité, se payer la sotte fantaisie d'éblouir ses semblables.

Qu'un luxe prétentieux soit trop souvent le propre de la bourgeoisie à l'aise, c'est facile à comprendre. Sentant un peu d'argent dans leur bourse, les gens à mi-chemin entre l'indigence et la fortune aiment à créer l'illusion qu'ils sont riches. Cela leur coûte cher. Une fois lancés dans le tourbillon des dépenses d'un genre de vie trop coûteux pour leurs moyens, ils ne peuvent plus s'arrêter. A leur grande surprise, un bon jour, ils s'aperçoivent qu'ils ont mangé tout leur avoir.

Qu'un luxe intense se manifeste même chez la classe ouvrière, c'est ce qui est difficile à concevoir. Pourtant, le fait existe. Des gens qui vivent au jour le jour, qui n'ont pas ou presque pas d'épargnes, mènent une existence voisine de la somptuosité. Lorsque les fonds leur manquent, ils en empruntent. Par le crédit qu'ils alimentent, par les intermédiaires auxquels ils ont recours, par les prix élevés qu'ils paient, ces victimes du luxe contribuent à l'augmentation du coût de la vie augmentation dont ils sont les premiers à souffrir.

Le luxe est gaspilleur de sa nature. Nombre de personnes vivent à ses dépens; mais le bien général en dépérit. Sa puissance productive est nulle. Or, dans le domaine économique, ce qui ne favorise pas la production de la matière première et ce qui met en pure perte l'industrie à contribution, conduit au désarroi. Pour jouir de la stabilité financière, un pays a besoin d'une florissante agriculture et d'une prospère industrie des objets nécessaires ou utiles. Les énergies qui s'emploient seulement à la consommation travaillent à la rupture de l'équilibre économique.

Au lieu de gémir sur le prix excessif des denrées et des vêtements, la population des villes ferait mieux de revenir à des habitudes plus modestes. La répercussion ne saurait manquer de s'en faire promptement sentir, sur le budget familial d'abord, sur la situation économique ensuite.

CHARLES LECLERC.

Avis. — L'âge d'un membre de l'Union St-Joseph du Canada constitue une condition essentielle du contrat passé entre lui et la Société: et la preuve de l'âge sera exigée avant le paiement de la police.